

2013 | 2014

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

2013 | 2014

# Une Raclette

Une création collective des Chiens de Navarre  
Mise en scène Jean-Christophe Meurisse



Du samedi 24 mai au lundi 26 mai / Parvis Saint-Jean

## THÉÂTRE EN MAI

FESTIVAL DU 23<sup>MAI</sup> AU 1<sup>ER</sup> JUIN 2014

---

Contact presse :

Florent Guyot  
03 80 68 47 37  
06 85 57 25 54  
f.guyot@tdb-cdn.com

---

Billetterie / réservations :

Parvis Saint-Jean  
Rue Danton  
03 80 30 12 12

Billetterie en ligne :  
[www.tdb-cdn.com](http://www.tdb-cdn.com)



# UNE RACLETTE

---

**SAMEDI 24 MAI À 20H, DIMANCHE 25 MAI À 20H & LUNDI 26 MAI À 19H**

**Parvis Saint-Jean - Durée 1h45**

**UNE CRÉATION COLLECTIVE DES CHIENS DE NAVARRE**

MISE EN SCÈNE **JEAN-CHRISTOPHE MEURISSE**

**AVEC CAROLINE BINDER, CÉLINE FUHRER, ROBERT HATISI, MANU LASKAR, THOMAS SCIMECA, ANNE-ÉLODIE SORLIN, MAXENCE TUAL, JEAN-LUC VINCENT AVEC LA PARTICIPATION D'ANTOINE BLESSON**

Régie générale et lumière **Stéphane Lebaleur**  
Régie plateau **Julie Leprou** Régie son **Isabelle Fuchs**

Production déléguée **Le Grand Gardon Blanc**  
Coproducteur **La Rose des vents – Scène nationale Lille Métropole–Villeneuve d'Ascq**  
Avec le soutien du **Théâtre de Vanves, Scène conventionnée pour la danse, de la Ménagerie de Verre et de l'ADAMI**

---

Que peut-on bien se dire autour d'une table qui ne soit pas du théâtre mais qui puisse le devenir simplement parce qu'on le montre ?

Une table donc, mais aussi des chaises et des acteurs. Huit acteurs qui décident de se donner rendez-vous sur scène pour manger une raclette. Huit acteurs qui s'amusent à imiter le réel et le théâtre, qui s'en moquent ou s'en délectent et font ce qu'on leur avait dit de ne jamais faire sur un plateau.

Le collectif des Chiens de Navarre ignore la pose et nous propose un jeu qui s'invente ici et maintenant, dans le tâtonnement des possibles et les imprévus du moment. Le théâtre n'obéit plus à une reproduction mécanique, mais se retisse chaque soir dans la trame de l'instant. Un seul mot d'ordre pour tous : l'intranquillité.

## **SYNOPSIS**

### **Bon à part ça, c'est quoi cette chose ?**

Une forme libre autour d'un bon repas.

### **C'est-à-dire ?**

Huit personnes dînent réellement sur scène.

Elles vont se rencontrer, discuter, s'énerver, se déshabiller, se rhabiller, se battre, s'aimer, mourir. A travers de nombreuses performances, n'ayant aucun rapport les unes avec les autres.

### **Ca parle de quoi ?**

Plein de choses différentes.

C'est un enchaînement de plusieurs chroniques de l'ordinaire qui dégénèrent. Notamment, je parle des difficultés de la relation amoureuse à différentes étapes de son évolution. Du théâtre et des acteurs. De la brutalité d'un groupe face à une personne. De la perte d'identité. De l'art culinaire. Et un peu plus généralement des valeurs touchant à la morale et au pouvoir. Du monde qui grince.

### **Tu peux préciser ?**

Ça parle du théâtre et de la vie. De ce rapport qui n'est évident ni pour les acteurs ni pour les spectateurs. De ce fameux paradoxe qui n'est pas seulement celui du comédien, mais celui de la représentation en général et de la reproduction du réel en particulier.

Pour en parler, on s'est dit qu'il suffisait peut-être de manger sur scène. Mais de manger pour de vrai. Comme dans la vraie vie. En faisant des miettes, en parlant la bouche pleine, en se graissant les doigts. Mettre sur le plateau ce qui vient de la vie, ce que chacun expérimente chaque jour dans une infinie variation de situations. Mais très vite, on s'est rendu compte que le repas et la nourriture, c'était aussi très théâtral, qu'il y avait La Noce de Tchekhov et les aliments projetés sur les murs de Rodrigo Garcia. Nous avons donc constaté qu'avec ce point de départ, nous pouvions assez vite et de façon très simple nous retrouver au cœur du problème.

Et si, en plus de tout ça, vous prenez des acteurs qui n'ont plus envie de faire les comédiens, qui ont décidé qu'ils ne joueront plus comme on leur a appris, mais qui, en même temps, veulent continuer à faire du théâtre sans forcément le détruire et qui veulent le défendre comme lieu poétique, le problème se complique. Ajoutez encore à cela qu'ils sont plutôt d'un naturel comique. On se demande comment on va pouvoir se sortir de tout ça. Alors même que l'on essaierait d'y voir clair, on se rend compte que ces acteurs ont envie de montrer qu'ils savent ne pas jouer, qu'ils ne veulent plus être des machines à exprimer de l'intention et à construire de l'identité fictive, mais qu'ils entendent bien prouver qu'en étant là, devant des gens, ils remplissent déjà une grande part de leur office, et que s'ils ont envie d'être mauvais, ils peuvent l'être, et s'ils ont envie d'être magnifiques, ils ont le droit de prétendre qu'ils le peuvent aussi. Mais ils n'en restent pas là. Ils compliquent encore l'affaire : ils veulent tantôt être eux-mêmes, les acteurs, se montrer eux, et tantôt être d'autres eux-mêmes possibles, mais sans qu'on le voie nettement. Là, ça devient grotesque. On les trouve insupportables, insolents, terrifiants. Et pourtant on ne peut pas vraiment les haïr, puisqu'ils ont décidé de ne plus nous tromper.

Mais revenons à notre histoire de repas. Que peut-on bien se dire autour d'une table qui ne soit pas du théâtre mais qui puisse le devenir sans qu'on ait besoin de le transformer mais simplement parce qu'on le montre ? Et si l'on décidait que cette matière à jeu et à conversation, c'était l'ordinaire, l'horrible banalité avec son inquiétante étrangeté. Alors, oui, allons-y, jetons-nous dans cette dégoûtante et délectable banalité de l'ordinaire. Mais sortons par moments la tête de l'eau, par des éclats de pur jeu d'enfant, par des instabilités d'états, par des gouffres : une bataille d'acteurs avec épée, un plongeon en apnée dans le saladier à sangria, des scènes d'amour fulgurantes...

Qu'est-ce qui est réel, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Qu'est-ce qui est théâtral, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Quand est-ce qu'ils jouent, quand est-ce qu'ils ne jouent pas ?

Et le public dans tout ça ? Eh bien, on lui plonge la tête dedans, parce que lui aussi fait partie du paradoxe, lui aussi fait partie du problème et de la solution comme l'acteur. Alors pourquoi l'épargner ? Pourquoi préserver sa sécurité ? Pris à parti, rejeté, oublié, rappelé à l'ordre, comme les acteurs, lui non plus ne doit plus savoir où il en est. Un seul mot d'ordre pour tous : l'intranquillité. Pas de provocation. Non, juste le désir de rester éveillé et de s'amuser, de bien s'amuser, de soi, de tout et surtout de pas grand-chose, que l'on soit un acteur ou un spectateur.

Voilà à peu près où nous en sommes de cette illusion comique d'aujourd'hui. À nous de la réinventer chaque soir avec la même insolence, la même joie et la même mélancolie.

### **Ce sera long ?**

Une heure et quarante six minutes.

### **Ca s'adresse à qui ?**

Aux humiliés. A mes voisins de quartier. Aux enragés. Au monde entier.

## **MISE EN JEU**

Tous les acteurs sont présents sur le plateau du début à la fin de la représentation, visibles en action. Les acteurs sont eux-mêmes. Partent d'eux-mêmes. De temps à autres, selon la scène, ils entrent dans des situations de crise, de la manière la plus sincère et ludique possible et en ressortent aussitôt. Cette démarche implique un travail de dissociation. Les acteurs doivent s'amuser à passer du « on » au « off » devant le public. De l'intérieur à l'extérieur. De la distance à l'incarnation d'une situation ou d'un texte. Et tout ça, visible à l'œil nu du spectateur. Sans aucune pression de l'incarnation. Sans aucun quatrième mur.

A plusieurs moments de la pièce, le texte est une base réelle sur laquelle la mise en scène va s'appuyer.

Nous travaillons ainsi : éclairer les enjeux, les différentes situations, les conflits de la pièce, pour faire apparaître le potentiel comique et dramatique de chaque scène et ensuite le mettre en crise.

Mais à d'autres moments, selon les situations (« les conversations ordinaires autour d'une table ») le texte s'invente grâce à l'improvisation des acteurs à chaque représentation.

Une écriture verbale et scénique se crée alors devant le public.

Nous expérimentons ainsi une autre forme d'écriture théâtrale. Une écriture non figée, en perpétuel mouvement, accentuant le réel de chaque situation.

Les acteurs ne sont plus derrière une écriture mais à l'origine même de cette écriture, disponibles à tous les présents.

A travers cette expérience, « Chiens de Navarre » cherche une autre façon de raconter des histoires, une forme qui captive le public parce qu'elle lui refuse toute tranquillité.

## **L'INSTALLATION**

L'espace est ouvert. C'est-à-dire que « l'architecture » du théâtre est visible, et fait même partie du dispositif.

Sur scène, et dès l'entrée du public, une grande table est dressée pour accueillir un repas. Le spectacle est structuré par les trois moments du repas : l'apéritif, le plat (une raclette plus précisément) et le dessert.

La table sera installée à proximité du public pour lui faire profiter de toutes les odeurs de ce repas. Une raclette sans illusions donc.

En d'autres termes, le travail scénographique ne vise pas ici à fixer un cadre conceptuel ou contextuel qui tiendrait lieu de toile de fond ou de « décor » permettant de lire la pièce, mais cherche à poser certaines règles d'utilisation et de construction de l'espace scénique, comme conditions d'expérimentation. Surtout dans le rapport scène / spectateurs, car nous pensons que la prise en compte de ce rapport à la base même du dispositif scénique est la condition d'accès à une expérience collective, dans laquelle le spectateur est en prise directe avec la réalité d'une fiction qui se donne à voir dans le temps même où elle est produite par des acteurs.

Mais cet espace reste mouvant, plastique, comme les acteurs. Il montre la réalité du plateau de théâtre, mais il peut aussi convoquer les outils techniques de la scène pour déplacer ce réel ou le ré-enchanter, comme le théâtre l'a toujours fait : une lumière, une musique, un son, une chute de projecteurs depuis les cintres, autant de possibles que nous ne nous refusons pas.

Il s'agit en quelque sorte d'une installation de matériaux concrets qui permettent aux acteurs d'élaborer un travail proche de la performance, dans un espace qui met en abîme les lieux de la représentation des événements.

## NOTE D'INTENTION

J'ajoute les extraits d'une lettre que j'ai envoyée tout récemment à un metteur en scène car elle nomme finalement le mouvement, la pensée théâtrale auquel nous adhérons et que nous recherchons ainsi à travers nos différents travaux et notamment « Chiens de Navarre »

## EXTRAIT

« Je saluais votre travail que je suis depuis vos débuts et m'étais permis de remarquer que vous vous inscrivez, vous aussi, dans un mouvement de théâtre qui émerge de plus en plus depuis quelques années et séduit les nouvelles générations de spectateurs. Quel que soit le contenu d'un spectacle aujourd'hui, certains artistes pensent autrement le théâtre. Que ce soit volontaire ou non, les recherches artistiques sont plus fondées sur la conscience critique, la vigilance, le doute, et une relation ouverte, quelque fois directe avec le public. Et peu importe si le traitement est humoristique ou non.

Loin de se draper dans le velours de l'austérité sentencieuse de la machine théâtrale, on ignore de plus en plus la pose. Le jeu s'invente ici et maintenant, dans le tâtonnement des possibles, en interaction avec la réalité du lieu et les imprévus du moment. Le théâtre n'obéit plus à une reproduction mécanique, mais se retisse chaque soir dans la trame de l'instant. Il y a comme quelque chose d'inachevé qui donne aux représentations une exultante vitalité, un étonnement perpétuel. Le rire retrouve ainsi toute sa puissance séditeuse et jubilatoire. Cette exigeante « désinvolture » bouscule bien des habitudes compassées. Et comprenez-moi, quels que soient l'écriture et les buts. On déforme les codes, les artifices, l'esthétique formelle et autres trémolos de la convention dramatique pour mieux réinventer le sens de ce que l'on raconte. Car ce naturel, au fond, n'a rien de naturaliste.

Maintenant, nous ne disons plus « et oui, chers spectateurs, regardez, je vais vous la faire », non, nous disons « Vous êtes prêts ? OK ? C'est parti ! » Et pis on remet son lacet parce que c'était un mauvais départ et puis on écorche un mot, on s'interroge sur son sens, on tremble et on y va. Et on y va vraiment, dans un premier degré de jeu, drôle ou poignant. Oui, on se détache de cette pression de l'incarnation, on détruit de plus en plus ce quatrième mur, on oscille entre distanciation et incarnation, entre analyse et émotion, ce qui déploie la force subversive du théâtre. Et le public joue avec vous. Et le public est bien plus fasciné par cette exigeante désinvolture. Les gens reviennent et reviendront bien plus encore dans ces nouveaux lieux vivants, étonnants, drôles, présents, insolents ! »

## PRESSE

*La Montagne* (19/08/2011) par Matthieu Perrinaud

**Avec *Une raclette*, les Chiens de Navarre hissent l'absurde au rang d'art. Un spectacle irrésistible de bout en bout, incroyable d'audace et parfaitement jouissif. Réussite totale.**

C'est une bande de comédiens, d'amis ou de voisins. C'est un dîner ordinaire entre gens convenus, aussi passionnant que le bitume d'une autoroute.

Le reste, il faut le voir pour le croire. Et il faut absolument le voir. La *Raclette* des Chiens de Navarre ne ressemble à rien de connu. Un objet artistique non identifié et parfaitement génial, dont la moindre tentative de synthèse relèverait de la gageure.

Derrière l'anecdotique, le spectacle révèle les fissures crasseuses sous les façades souriantes. Et le théâtre en prend aussi pour son grade. Au sens propre comme au figuré. Avec une impressionnante maîtrise du contre-pied, les Chiens de Navarre balancent l'intégralité des règles du genre avec l'eau du bain. Tout ce qu'il ne faut pas faire, ils le font, avec une cruauté gourmande, contagieuse et jouissive.

En ne s'arrêtant jamais en cours de route. Quand ils sablent le champagne, c'est pour pousser le bouchon le plus loin possible.

Jamais vraiment totalement dans le jeu conventionnel, les comédiens accumulent les morceaux de bravoure. Tous, sans exception. Ils excellent à passer du coq à l'âne, sans oublier au passage d'envoyer le tracteur sur le reste de la basse-cour.

Avec cette recette de raclette, Les Chiens de Navarre ont gagné leur place à la droite des Monthy Python. La troupe, menée à la baguette magique par Jean-Christophe Meurisse, 35 ans, parvient à hisser l'absurde au rang d'art. La marque des grands. Rares sont les créations à aussi bien tenir le fil de leur ambition. À oser vaille que vaille, sans qu'une timidité pudique et institutionnalisée vienne abattre l'oiseau artistique en plein vol.

Rares sont les spectacles aussi drôles, de bout en bout et de long en large. Cette raclette est irrévérencieuse, subversive, transgressive, iconoclaste et totalement irrésistible, définitivement jubilatoire. Déjà culte, tout simplement.

Une réussite totale, une énorme claque et un immense coup de coeur.

*Les Inrockuptibles* (16/03/2011) par Pierre Siankowski

### **Raclette party time – Affreux, sales et méchants, les Chiens de Navarre transforment une soirée raclette en une curée déjantée à l'humour nihiliste.**

Gare à ceux qui arrivent toujours en retard au théâtre, car le spectacle ne commencera pas sans eux. Ayant remarqué à quel point le public manquait parfois de respect avant les comédiens, les membres du collectif de Chiens de Navarre ont décidé qu'il était temps, comme à l'école, de procéder à l'appel des présents avant chaque représentation. Qu'on se rassure, une fois la formalité accomplie, c'est bien à une soirée raclette que nous sommes conviées. L'occasion pour la bande de joyeux drilles d'épingler les travers des réunions organisées lors de la fête des voisins.

Emoustillés par l'alcool et l'idée de se retrouver entre soi, les voici tirant le portrait à l'acide de ceux qui ne font que se croiser au local poubelle et finissent par se lâcher en compagnie dans les gerbes de gaffes où la vulgarité côtoie la misogynie, la mise au pilori, le racisme. Emaillé d'intermèdes fantasmatiques où les différends se règlent dans les duels à l'épée et les désirs s'épanouissent en partouze sur la table à manger, cette raclette party plus morale qu'il n'y paraît prêche avant tout le faux pour nous ramener sur les chemins du vrai.

Avec une prédilection pour provoquer des rires jaunes et leurs mains plongées dans le cambouis sociétal, le Chiens de Navarre frappent immanquablement sous la ceinture. Mieux vaut être prévenu, car au final... ça fait très mal.

*Rue89* (25/01/2011) par Jean-Pierre Thibaudat

### **A Vanves, un théâtre foutraque en forme de soirée "Raclette"**

C'est par « Chiens de Navarre : une raclette », jeu de massacre du théâtre propre, que le théâtre de Vanves a commencé en fanfare un « vaste projet de soutien aux jeunes compagnies de théâtre », de préférence iconoclastes.

### **Faire du théâtre autrement**

Des compagnies « animées par le même désir de montrer le théâtre autrement », en portant « un regard critique sur les codes » habituels, en cherchant le plus souvent « une plus grande proximité avec le public ».

Douze d'entre elles sont à l'affiche durant la saison, avec des créations et des reprises comme prochainement les excellents « Borges vs Goya » de Rodrigo Garcia par la compagnie Akté et « Sandrine » par la compagnie Pôle nord.

Lors de leur création, ces spectacles sont malheureusement présentés trop peu de fois pour que le bouche à oreille et l'impact médiatique fonctionnent immédiatement, d'où un système de reprises d'une saison sur l'autre, voire en cours de saison.

C'est le cas de la compagnie Chiens de Navarre, en « résidence » au Théâtre de Vanves, qui a ouvert le bal début octobre avec « La Raclette », spectacle repris récemment pour trois représentations, avant d'être à nouveau visible en mars à Beaubourg puis au Théâtre des bouffes du Nord, début d'un surcroît de visibilité après de premières incursions aux festivals de La Ménagerie de verre et du Théâtre de Gennevilliers.

## **Des coups de gueule semi-improvisés**

Quand on entre dans la salle, ils sont cinq sur la scène, assis autour d'une table de travail. Les répétitions d'un spectacle commencent généralement par une ou des dizaines de séances de travail « autour de la table », mais là c'est le spectacle qui commence.

Le spectacle ? Les acteurs, affublés de perruques, discrètes ou ostensibles, feuilletent La

Terrasse, journal gratuit des spectacles vivants, prétexte à quelques piques lancées aux mœurs de la profession. Genre : « Tiens Françon, il fait du Feydeau dans un théâtre privé maintenant ! »

Ou bien un inénarrable coup de fil donné sur une banane tenant lieu de téléphone portable à

« Jean-Louis », qui est en train de monter un spectacle et dont la distribution n'est peut-être pas finie : « Vous vous souvenez on s'est croisés à une soirée chez... ».

Début cartes sur table, soft, un rien happy few, mais cela vrille vite : un barbu (grossière fausse barbe) apostrophe méchamment le public, puis c'est au tour d'un autre acteur, qui, furieux qu'une spectatrice ayant réservé sa place ne soit pas là (il fait l'appel, un à un les spectateurs répondent présents), refuse de jouer.

C'est, à demi-improvisé chaque soir, le préambule, la mise en condition à la soirée « raclette » qui s'annonce après changement à vue de costumes et disposition des couverts.

## **Punch, raclette et tarte Tatin**

Mais d'abord le punch maison est servi avec des biscuits apéro directement dans leur emballage. Les invités sont arrivés : les voisins de l'immeuble, c'est une soirée entre Français râleurs comme il se doit mais pas ces cas sociaux : aucun ne connaît les affres du chômage, (seule l'esthéticienne est au bord du dépôt de bilan) et ils ne semblent pas avoir d'enfants pour grignoter leur quant à soi.

Tout y passe dans un inventaire que n'auraient pas renié le Perec qui écrivait « Les choses » et le Barthes des « Mythologies ». On cause bouffe en bouffant, sports, vacances, on chambre le type que bosse comme clown dans l'humanitaire, l'hôte téléphone à « maman », vieille et sourde (moment hilarant autant que grinçant).

Les acteurs multiplient les ricochets de grotesque comme si de rien n'était : les tranches d'orange du punch entrent difficilement dans le verre, éclaboussent la table et les convives, mais personne ne s'en aperçoit, l'hôtesse est violemment bousculée par son mari et reste

KO par terre tandis que mari continue son histoire chiantie à souhait.

Plus tard des chutes de projecteurs ne troubleront pas les convives pas plus qu'une baise sauvage entre deux d'entre eux sur la table n'empêchera pas les autres de poursuivre leur dîner avec conversations drôle à force d'être banales.

## **« Ecris-le que mes couilles ne sont pas violettes ! »**

Cette « création collective dirigée par Jean-Christophe Meurisse » fait penser au « Père Tralalère » [7] de la compagnie D'ores et déjà dirigée par Sylvain Creuzevault. Même travail d'improvisations sans œuvre préalable à partir d'une scène de la vie quotidienne : un repas. Mais la compagnie d'Ores et Déjà, créée en 2002, plus aguerrie, pousse beaucoup plus loin le travail d'écriture à partir des bases de l'improvisation.

Chiens de Navarre, compagnie créée en 2005, semble par instinct, plus (auto)destructrice :

pas question de s'installer dans une forme ou un climat, il faut que cela déraile dans le gore, le gros, le bien dégueu, le breveté ouf, l'inattendu (arrivée d'un homme en armure ou d'un champignon vénéneux en peluche) et on est servi.

Sans vous résumer les épisodes précédents, je vous dirai que ce soir là une consœur qui écrit dans un quotidien du soir et aime prendre des notes pendant le spectacle, a vu soudain un acteur nu se tenant les couilles lancer à vingt centimètres de son visage : « Ecris-le, que mes couilles ne sont pas violettes ! »

»

## **« Une exigeante désinvolture »**

C'était vers la fin du spectacle, les acteurs étaient alors affublés de masques de vieillards grotesques : après la raclette et la tarte Tatin, devenus très vieux les voisins décident de faire une partouze qui tourne court, faute de sexes combattants.

Les vieillards quittent les lieux, certains en se serrant la bite molle en guise de poignée de mains. La soirée est finie, le plateau déserté. Deux acteurs habillés à la ville comme à la scène, reviennent fumer une cigarette autour de la table et regardent le public.

La Compagnie Chiens de Navarre revendique une « exigeante désinvolture », un art de « l'inachevé » et la « puissance séditeuse et jubilatoire » du rire, autant de gardes fous contre la « reproduction mécanique » qu'offrent au public la plupart des spectacles convenus.

Chiens de Navarre est le nom de la compagnie mais ce fut aussi le titre de leur premier spectacle dont *Une Raclette* constitue la récréation.

## Les chiens sont lâchés

### Les Chiens de Navarre à Paris

**La Ménagerie de verre vient d'accueillir six acteurs déchaînés en quête de personnage et qui seront bientôt lâchés à Beaubourg et aux Bouffes du Nord. Six trublions qui vont à la casse et manipulent les conventions du théâtre en se livrant à un exercice borderline – celui de l'amalgame : la barbarie et la sophistication, la bouffe et l'esprit, la religion et la mascarade...**

Dans *L'Autruche* comme dans la *Raclette*, deux pièces qui tournent en 2010 et 2011, les Chiens de Navarre boursoufflent et font éclater les novlangues bienpensantes, celles de l'« humanitaire », de l'« avant-garde », du « devoir de mémoire », de la « diversité culturelle », de la « beauté de l'art », de l'« amitié entre les peuples », du « care ». Tartuffes gonflés à bloc, hypocrites de bonne foi pris dans leur propres filets, Caroline Binder, Céline Fuhrer, Anne-Elodie Sorlin, Robert Hatisi, Emmanuel Laskar, Thomas Scimeca, Maxence Tual et Jean-Luc Vincent dégomment tous les masques. Chaque spectacle des Chiens est un dictionnaire vivant (des idées reçues) qui entraîne irrésistiblement le rire diabolique et connivent du spectateur, une kermesse qui frôle la débandade. Connivence, car les combattants scéniques lâchés dans l'arène par le metteur en scène Jean-Christophe Meurisse ne se privent pas des joies racoleuses de la private joke. L'exténuation des possibilités des acteurs projetés sur scène n'est pas quant à elle sans susciter l'empathie du spectateur : jusqu'où iront-ils ?

Une fois lâchés, les Chiens alternent chauds et froids, pressurisation et détente, levée des conflits et réconciliation. Ils n'en démordent pas, quitte à jouer deux fois le même spectacle d'une traite. La répétition de la même scène dans une même représentation dément l'apparence improvisée du premier jet en faisant tomber un masque supplémentaire, celui de la spontanéité du jeu.

Sur scène, on bavarde sans pudeur de guerre mondiale, de torture, de bombe atomique comme de recette de cuisine ou de philosophie antique... Sous ses dehors ludiques, le théâtre questionne son rapport à l'Histoire, il se singe et remue le couteau dans sa plaie. Les deux spectacles proposent une variation sur le même thème : la guerre et le consensus, la crise et sa purgation. Entre conflit mondial et conflit familial ou interne à la troupe, l'acteur est mis en situation de stocker et déstocker le refoulé collectif et de le transformer en clownerie décapante en utilisant le cliché comme une boîte à rythmes et en déchargeant par « paquets » les idées convenues. Une catharsis au carré en somme, qui s'exhibe et qui exhibe l'acteur en train de jouer de sa fonction de bouc émissaire et de s'y surpasser, ce qui n'est pas sans évoquer les audaces d'un Tarantino dans *Inglorious Basterds*, dans la possibilité hautement dérangeante d'une purgation et d'un ludisme après 1945 - comme le critique, poète et compositeur David Christoffel le résume de sa plume alerte : « Le traumatisme est exemplaire de volontarisme. C'est une donnée hautement dramatique. »

Jean-Christophe Meurisse dirige depuis 2005 la compagnie des Chiens de Navarre cofondée avec Caroline Binder et baptisée non pas d'un nom d'oiseau... mais d'une insulte qui mixe connotations xénophobe et violence de l'assignation identitaire tout en faisant directement allusion au cynisme. L'énergie dépensée sur scène par ces Tartuffes puissance dix a en effet à voir avec « l'engagement accru de l'artificialité dans toutes les dimensions essentielles de l'existence » et la « complicité avec le monstrueux » qu'évoque le philosophe allemand Peter Sloterdijk, qui repense la philosophie cynique « à l'heure du crime ». Entre théâtre et performance, la compagnie incarne le geste le plus direct, réfléchi et maîtrisé de la rénovation théâtrale en mettant en scène l'acteur comme paratonnerre de la violence sociale, mais en choisissant pour cela des acteurs de haute-voltage, à haute puissance critique. Se prenant en charge comme lieu de mise en crise, le travail de Meurisse ne met pas l'acteur en situation de subir : tout se passe comme si dans chaque spectacle, l'acteur se révoltait contre sa condition et revendiquait sur la scène, dans le cadre de la division du travail scénique son droit à la parole et à l'expression en passant à l'acte. Le travail de Meurisse est donc résolument borderline et nous sommes loin des happenings des années 70 qui tendaient à réifier l'acteur ou à l'assujettir. Sans non plus réduire l'acteur à sa dimension vitale, Meurisse le place en situation conflictuelle ininterrompue. En laissant l'acteur maître des lieux (une maîtrise alternant perte et reprise de contrôle), le théâtre des Chiens propose donc une réflexion sur l'action et la servitude par un jeu d'allers-retours entre intériorisation et refus de la norme. Dans les deux spectacles, le déballage du psychodrame interne à la troupe répète en son sein la crise mondiale. Les Chiens de Navarre réinventent ainsi la catharsis, non sous sa forme passive souvent dénoncée (le sens « conservateur » de la catharsis), mais comme recherche du point de résistance. Le cynisme trublionnesque des Chiens s'inscrit dans la filiation du tréteau qui nous mène de l'art du jongleur et du bouffon au sociodrame et qui caractérise des formes scéniques faisant passer l'acteur devant l'ambition d'une conception esthétique totalisante, en jouant la carte de l'action scénique. Il s'agit donc d'une forme performative, dans le sens où la mise en scène se voit délégué à l'acteur-agitateur, laissé maître des lieux, enclin à tomber dans le tourniquet de la rhétorique et du coup de langage. Cet art du dérapage contrôlé engendre une forme d'inquiétude au-delà de la rassurante connivence que provoque l'étalage de lieux communs, dans le filet duquel les Chiens de Navarre embrouille le désir de reconnaissance du spectateur.



*Libération* (13/01/2011) par Marie-Christine Vernay

**«Une raclette» en fondue déchaînée**

**A Vanves, un dîner entre amis vire à l'absurde.**

*Une raclette* par les Chiens de Navarre M.s. Jean-Christophe Meurisse, Théâtre de Vanves, 12, rue Sadi Carnot (92170), ce soir à 20 h 30. Rens. : 01 41 39 92 91. En mars au Centre Beaubourg et aux Bouffes du Nord à Paris

Ce n'est pas subtil, mais alors pas du tout. Le collectif Chiens de Navarre, formé en 2005, n'a pas envie de faire dans la dentelle. Mettant les pieds dans le plat peu ragoûtant de la banalité, il s'agit là d'une soirée entre voisins que le groupe de joyeux comédiens va s'ingénier à rendre insupportable, cauchemardesque.

A la table de travail, les interprètes avec des gueules d'intellos ratés, de bobos attentistes, font l'appel des spectateurs. Ils ont récupéré la liste des réservations et s'assurent que tout le monde est bel et bien présent. Mais il en manque trois. Ce qui suffit à déclencher une crise de nerf chez l'un des comédiens, le directeur de la compagnie qui n'en peut plus d'être tous les soirs au rendez-vous du théâtre pour le peu d'argent qu'il gagne, pour le trop gros engagement que cela exige...

Mascarade. Mais déjà, les invités arrivent. La table, un des rares objets, qui campent le malheureux décor de la pièce, devient celle d'une salle à manger. Au programme : raclette et punch. Ils n'ont décidément aucun goût, ni les concepteurs du spectacle pour choisir un sujet aussi minable ni les personnages insipides qui blaguent grassement. Mais ce serait sans compter le talent d'improvisation, la maîtrise scénique et la capacité à délirer du groupe conduit par Jean-Christophe Meurisse.

Le long fleuve tranquille de l'ordinaire, dans sa plus grande médiocrité grassement appuyée par la troupe (le coup de fil à la mère un peu sourde, les discussions sur le bouffer sain) est régulièrement mis à mal. Par des accidents, telle une chute de projo sur la scène. Par des incidents, comme la chute brutale de la maîtresse de maison éradiquée par son bonhomme. Par l'irruption d'une carotte violeuse, d'un champignon tout mignon, d'une scène de baise, ou encore d'un guerrier en armure. Lequel prend place au banquet et, de ses mains de fer, tente d'attraper une cacahuète... Les situations drôles dans ce style ne manquent pas et le duel barbare entre deux virilités vire au Grand Guignol.

Les sauts dans le temps sont aussi de joyeux raccourcis. Brusquement, les jeunes, la trentaine idiote, se changent en vieillards lubriques. Sous le masque ridé et les cheveux blancs, la communauté est toujours à table. Elle est toutefois un peu plus volubile que ses cadets et l'idée d'une petite partouze renoue les liens, assez dégueulasse et dérisoire pour qu'on s'en amuse.

L'équipe a bien du talent et pas mal de générosité pour que l'ensemble reste cohérent et garde le rythme. Le public se trouve constamment sollicité et le moindre faux pas pourrait être fatal à ce spectacle qui marche sur un fil, ne s'appuyant sur aucune belle scénographie ou machinerie théâtrale, aucun «grand» texte ni monologue magistral, sauf peut-être celui narrant une randonnée qui vire au crime.

Comme à la maison. Les dialogues sont d'une tristesse affligeante. Mais l'assistance en rit plus qu'elle n'en pleure. La désinvolture est de mise et le public, décontracté, presque comme à la maison. Les neuf énergumènes qui mènent cette piètre mascarade jouent habilement sur la fibre sensible du public. En confiance puisque le spectacle ne lui demande pas un effort trop ardu.

Dès lors, on passe un bon moment et l'on rit, sans s'empêcher de penser que le théâtre vu comme un parc d'attraction de l'ordinaire avec ses situations caricaturales, constitue une maigre pioche. Déluré, très tendance, il ne manque pas de charme, on aimerait cependant qu'il se risque à traiter des sujets plus brûlants que la journée des voisins.

*Emission « Comme au théâtre » sur France Culture (16/06/2008) avec Joelle Gayot*

« Alors l'émission se réorganise et c'est en compagnie de jeunes artistes que nous allons mener la barque jusqu'à son terme.

Le thème de Comme au théâtre tient en une phrase : Attention ! La nouvelle vague du théâtre fait son entrée en piste.

Et de quoi est-elle faite cette « nouvelle vague » ?

Elle se compose de jeunes gens enragés, réunis en bande, avançant en tribu et qui ouvrent les portes des plateaux aux effets de réel, comme jamais sans doute, on ne l'avait vu jusque là.

Théâtre du réel : ce serait sous cet étendard qu'on pourrait tous les aligner, nos invités du soir :

(...)

Et, plus radical encore, fer de lance avec un certain Sylvain Creuzevault que nous avons reçu il y a quelques mois, de cette irruption du réel sur les planches : Jean Christophe

Meurisse, auteur et Jean Luc Vincent, dramaturge et acteur, tous deux avec nous pour un spectacle dont il vous faudra guetter de près les apparitions (elles sont rares et comme tout objet rare, extrêmement prisées), du spectacle Chiens de Navarre, une tragédie dinatoire, que l'on qualifiera, en plus, de jubilatoire et libérateur. Et dont on dira encore qu'il confirme la tendance amorcée par Creuzevault, celle d'un théâtre qui se refuse à démêler le vrai du faux et dont la réussite repose, notamment, sur la capacité de l'acteur à créer de l'immédiateté pour ne plus jamais la lâcher.

Avec nos invités, on prend donc le pari : c'est une nouvelle génération qui se pointe, pas encore repérée par les institutions, absente des grands festivals, mais cette génération là se débrouille autrement. Elle bricole, elle imagine, elle improvise... Elle célèbre le théâtre en revenant à la source, l'acteur, qui à lui tout seul, est le théâtre. Un acteur qui ne joue pas à l'ancienne, ni trémolo, ni effets de manche, un acteur qui amène avec lui, via son souffle, sa voix, son corps, tout ce que le monde au dehors lui a transmis de ses ratés, ses éblouissements, son quotidien, un acteur qui révolutionne les codes de jeu en les pulvérisant, pour en inventer d'autres. Proches de son temps, proches du spectateur, proches de nous.

C'est un autre théâtre qui est en train de naître. Rapide, nerveux, combatif, essentiel, urgent et transpirant la vie par tous ses pores.

On est très heureux, donc, de s'en faire ce soir, les passeurs. »

## L'EQUIPE ARTISTIQUE

### **Jean-Christophe Meurisse, metteur en scène**

Il crée les Chiens de Navarre en 2005 et dirige depuis le début, les créations collectives du groupe.

*Une raclette* est créée en juin 2009 dans le cadre du festival (tjcc) au Théâtre de Gennevilliers puis est repris au Théâtre de Vanves, à La Rose des vents, au Centre Pompidou Paris, au Théâtre des Bouffes du Nord, au Festival d'Aurillac, au TAP Poitiers, au Théâtre Liberté à Toulon et aux Subsistances artistiques à Lyon.

*L'autruche peut mourir d'une crise cardiaque en entendant le bruit d'une tondeuse à gazon qui se met en marche* est créé en novembre 2009 dans le cadre du festival Beaubourg-La-Reine au Centre Pompidou puis est repris à la Ménagerie de Verre, au Théâtre de Gennevilliers, au festival actOral.10 et au Nouveau Théâtre de Besançon.

En septembre 2010, le Centre Pompidou lui propose une carte blanche. Il crée avec le collectif une série de performances de plus de trente heures en quatre jours, intitulée *Pousse ton coude dans l'axe*.

### **Caroline Binder, comédienne**

Diplômée de la Royal Scottish Academy of Music and Drama (Glasgow). En Ecosse, elle travaille avec Irene McDougall, Jeremy Raison, Andy Arnold, David Harrower et Graham Eatough. Elle part à l'ENSATT (Lyon) où elle travaille avec Gennadi Bogdanov et Sergueï Isaev sur la biomécanique. Elle travaille également avec la Compagnie des Petits Pieds pour la création du *Roi Cerf* de Carlo Gozzi, de *Médée* d'après Euripide et de *L'Echange* de Claudel (2001-2005), à France Culture pour la lecture des *Dialogues des Carmélites* dirigée par Philippe Meyer (2007), et joue *Twelfth Night* sous la direction de John Wright au CDN d'Angers. A participé à toutes les créations des Chiens de Navarre.

### **Céline Fuhrer, comédienne**

Titulaire d'un DEA de philosophie, elle se forme comme comédienne à l'école Le Samovar. Elle complète son travail d'interprétation par une recherche physique en pratiquant la contorsion.

Elle fonde en 2000, avec J.-L. Vincent, la Cie L'Antichambre, dont le premier spectacle, *Qui Vive*, a été créé au Théâtre des Amandiers de Nanterre.

En 2010, elle a joué *Vénus* de Suzan Lori-Parks, mis en scène par Cristèle Alves-Meira à l'Athénée-Louis Jovet, et *Tragédie !* du Deuxième Groupe d'Intervention (mis en scène par Ema Drouin) dans le In des festivals de Chalon-sur-Saône et d'Aurillac. Elle rejoint les Chiens de Navarre en mai 2010 et participe depuis lors à toutes leurs créations.

### **Robert Hatisi, comédien**

Formé l'ESAD de Paris de 1997 à 2000, il a travaillé avec Loucachevsky (*A toute allure pour Denver* de M. Bukowski, Théâtre Ouvert, 2001), Serge Noyelle (*Out of Nothing, One Day 49*, Théâtre de Châtillon, 2002), J.-C. Cotillard (*Une très belle soirée / Fragments d'un discours amoureux* de R. Barthes, Théâtre du Renard, 2003). Il fait partie de la compagnie Klein/Leonarte (*Extermination du peuple* de W. Schwab, Théâtre 13, 2001, *Addict, La Ferme du Buisson*, 2004) et de la compagnie du Théâtre des Petits Pieds dirigée par Joséphine de Meaux (*Médée ou je ne t'aime plus mercredi* d'après Euripide, L'Aqueduc-Théâtre des Quartiers d'Ivry, *L'Echange* de P. Claudel, Théâtre de Rungis). En 2004, il joue dans *La Chasse au Snark* de L. Carrol, ms D. Lamand (Théâtre d'Evreux) et en 2006 dans *Enlève les pieds de ton nez* ms G. Legroux (Théâtre des Bains Douches, Le Havre). A participé à toutes les créations des Chiens de Navarre.

### **Manu Laskar, comédien**

Manu Laskar est acteur, plasticien et poète franco-suisse vivant principalement à Paris. Formé entre autres à l'ESAD et au Pavillon du Palais de Tokyo, il appartient depuis 2006 au collectif Chiens de Navarre dirigé par Jean-Christophe Meurisse, qui le repère dans un spectacle solo (*I Love You*). Il a aussi travaillé auprès de Kitsou Dubois (*Entre deux eaux*), Pierre Huygues (*The Host and the Cloud*), Esther Ferrer (*El Secreto*), et fait des stages avec Norbert Klassen, Bruno Dizien ou Myriam Gourfink. Il signe enfin ses propres pièces, situées entre théâtre et performance (compagnie Une heure du mat) ainsi que plusieurs films, documentaires et fictions.

### **Thomas Scimeca, comédien**

Après sa sortie du CNSAD, il joue Hypolite dans *Phèdre* de Racine mis en scène par Christian Rist puis il travaille entre autres sous la direction de Julie Brochen, Eric Vigner, Gisèle Vienne, Hubert Colas... En 2004 le groupe de Rock st Augustin est formé par le chorégraphe et metteur en scène Yves-Noel Genod avec qui il fait plus d'une vingtaine de shows: *Mr Villovitch*, *Barracuda*, *Hamlet 1/2/3*, *St Augustin on ice*, *Hommage à Catherine Diverres*, *Pour en finir avec Claude Regy*, *Hôtel de la montagne*, *Blektre*, *Marseille-Massacre*, *Oh! pas d' femmes pas d'cris*, *Dior n'est pas dieu*, *Une saison en enfer*... Entre 2000 et 2011 il met en scène plusieurs spectacles dont *Haute surveillance* de Jean Genet, deux pièces de Copi (*L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, *Les quatre jumelles*), *L'encre noire* (Chorégraphie à partir de textes de Léopold Sédar Senghor), et *Baboons ou comment justifier l'action des flics*. A rejoint les Chiens de Navarre pour la reprise 2010-11 de *Une raclette*.

### **Anne Elodie Sorlin, comédienne**

Formée au conservatoire du IX<sup>ème</sup> arrondissement de Paris puis à l'école du Studio Théâtre d'Asnières où elle participe à une dizaine de spectacles de 1996 à 2000. Profitant d'un prix d'interprétation aux Espoirs du TBB, elle collabore à sa première compagnie en 1996 et met en scène *Naïves Hirondelles* de Dubillard en 2003, elle travaille avec Joséphine de Meaux dans diverses créations comme le *Roi Cerf* de Carlo Gozzi, *Médée* d'Euripide, *L'équilibre de la croix* de Valère Novarina. Elle participe à la création du Collectif Chiens de Navarre en 2005. Au théâtre elle joue dans *Dom Juan* de Montherlant en 1996 et dans *L'Homme en question* de Félicien Marceau en 2003 mis en scène par Jean-Luc Tardieu au théâtre de la Madeleine et au théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle joue dans *Le Barrouff à Chioggia* mis en scène par Jean-louis Martin Barbaz au théâtre 13, *La quatrième sœur* mis en scène par Camille Chamoux au théâtre Sylvia Monfort en 2004, *Les Dessous*, un texte d'Howard Barker mis en scène par Judith Davis dans les premières Mise en Capsules de 2007 au ciné 13 et dans *Confidences dans les étriers* mis en scène par Marc Duret. Au cinéma, elle tourne avec Sébastien Gabriel dans son premier long métrage *Et si je parle*, dans *13 juillet* au côté de Yoshi Oida de Michio Tsuda et dans plusieurs courts métrages d'Emmanuel Mouret, Orest Romero Morales et Philippe-Emmanuel Sorlin. A participé à toutes les créations des Chiens de Navarre.

### **Maxence Tual, comédien**

Parallèlement à ses études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien au sein de la Cie du Souffleur où il joue dans *La Locandiera de Carlo Goldoni*, *Les Amis de Kobo Abbe*, *Le Mariage Forcé* de Molière adapté en théâtre de rue. Au sein de la compagnie Les Indifférents, il joue dans *Les Illuminations* d'après Arthur Rimbaud, *Les Trois Sœurs* d'Anton Tchekhov, *Catastrophe* d'après Samuel Beckett, Franz Kafka et Louis Calaferte et dans *Mouchoir de nuages* de Tristan Tzara. Avec la compagnie La Poursuite, il joue dans *Art'catastrophe* de Jalie Barcilon (prix Beaumarchais 2005). Il joue dans *Requiem pour un enfant sage*, d'après *T'as bougé* de Franz Xaver Kroetz, et dans *Cible Mouvante* de Marius Mayenburg, mis en scène par Mikaël Serre. Il participe à la création de *Profondo rosso*, ciné-spectacle autour de Dario Argento et Pier Paolo Pasolini avec le Surnatural Orchestra. Il fait partie de la compagnie Les Chiens de Navarre depuis son origine et participe à toutes ses créations.

### **Jean-Luc Vincent, comédien**

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de Lettres Classiques, il se forme comme comédien à l'Ecole du Samovar (1998-2000), où il travaille principalement le geste et le clown. Il collabore comme comédien et dramaturge avec Joséphine de Meaux (*Médée*, *L'Echange*), Vincent Macaigne (*Manque*, *Requiem*), Mikaël Serre (*Cible mouvante*). Depuis 2005, il est assistant et dramaturge de Bernard Levy (*Fin de Partie* de Beckett, Théâtre de l'Athénée, 2006, *Le Neveu de Wittgenstein* de Thomas Bernhard, Théâtre National de Chaillot, 2007, *L'Echange* de Paul Claudel, Théâtre de l'Athénée, 2011). Il développe par ailleurs son propre travail en vidéo et performance.

Il est ainsi artiste résident au Pavillon, Laboratoire de recherche artistique du Palais de Tokyo de novembre 2006 à juin 2007 et présente ses installations vidéos lors de deux expositions collectives (*L'Inde peut- être*, Espace Louis Vuitton, avril 2007, *Versus*, Palais de Tokyo, juin 2007). En collaboration avec Manu Laskar, il crée deux performances : *Maîtres anciens* en 2007 au Palais de Tokyo et *Second Life 3D* en 2011 au Plateau-FRAC Ile-de-France. A participé à toutes les créations des Chiens de Navarre.

**Contact :**

- **Artistique :**

Jean-Christophe Meurisse / 01 43 41 44 / 06 61 13 47 82  
jean-christophe.meurisse@wanadoo.fr

- **Administration, Production et Diffusion :**

Antoine Blesson / 06 68 06 01 98 / legrandgardonblanc@yahoo.fr  
Claire Nollez / 06 63 61 24 35 / claire.nollez@gmail.com